

Homélie pour le XXVIII^{ème} dimanche du temps ordinaire
09.10.2016 – année C

Dix sont purifiés ; un seul est sauvé.

Un professeur de philosophie remarqua un jour, au détour d'un texte : « *Le bien ne se voit pas* ». Avoir de quoi se nourrir matin, midi et soir, de l'eau au robinet, du linge dans son casier, jouir de l'attention bienveillante de son entourage, cela ne semble-t-il pas aller de soi pour une bonne partie de l'humanité ? Faut-il attendre l'expérience du mal pour prendre conscience du bien ; la maladie, pour regretter la santé ? Plus encore, recevoir chaque jour le Corps et le Sang de Notre-Seigneur, être rendus contemporains de sa passion sur la croix, cela fait-il plus qu'effleurer un instant notre attention aussitôt assoupie, engourdie dans une vie où rien n'étonne parce que tout est dû ?

Pourtant rien ne nous est dû, pas même la vie. L'Évangile de dimanche dernier l'a rappelé, si fort, que le texte liturgique édulcoré aurait dû traduire : « *Qui d'entre vous, s'il a un serviteur... qui rentre des champs, lui dit : 'Viens vite et étends-toi !' ? Non, il n'a pas de reconnaissance pour son serviteur... De même, vous aussi, dites : 'Nous sommes des serviteurs inutiles'.* » Rien ne nous est dû. Autrement-dit tout nous est donné. Pourtant la reconnaissance ne nous est pas spontanée.

« *Va, ta foi t'a sauvé.* » La reconnaissance, cette disposition naturelle, semble-t-il, chez le lépreux samaritain, est attribuée par Notre-Seigneur à sa foi. Il s'agit bien de foi, c'est-à-dire d'une intelligence profonde, supérieure, de la réalité, qui situe dans le vrai, permet de saisir les véritables occasions, d'aller directement à l'essentiel. C'est la foi qui a donné au samaritain l'intuition de revenir sur ses pas, la délicatesse apparemment peu commune de percevoir le lien qui l'attache à Notre-Seigneur. C'est la foi qui a ouvert son esprit au sens profond de la vie, la Personne même de Notre Seigneur, aux pieds duquel, littéralement, il vient se jeter, la tête dans la poussière, exprimant son adoration, la remise complète de sa personne à celui dont il sait maintenant tout recevoir.

Une relation où rien n'est dû et tout est donné est, par excellence, d'amour ou d'amitié. La reconnaissance est une haute expression de l'amour, de l'amitié. Seule la foi peut nous y disposer car elle seule nous fait découvrir notre radicale pauvreté, qui est notre unique vraie richesse, notre totale dépendance, qui est notre suprême liberté. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, est reçu. C'est de cette certitude que jaillit la reconnaissance, qui fait les avides, les passionnés. Ils n'ont rien à perdre puisqu'ils ont tout à recevoir.

Seul un étranger a eu l'attitude juste. Notre Seigneur semblait attendre les autres. Est-ce que les privilèges qui sont les nôtres, la vocation, la grâce, la connaissance, l'amitié, nous font davantage reconnaissants ?

Si l'humour peut avoir quelque place dans la liturgie, on en trouverait un soupçon, à moins de ne pas comprendre ce que l'on dit, dans l'oraison après la communion : « *Dieu souverain, nous te le demandons humblement : rends-nous participants de la nature divine...* » Avec humilité, simplement : la participation à la nature divine. Peut-être cela vaudra-t-il quelques instants d'action de grâce... Amen.